

# LE SIÈGE DE TÉTOUAN

## PAR LES TRIBUS DES DJEBALA

1903-1904

---

Parmi les troubles qui, depuis trois ans passés, désolent le Maroc, ceux dont la petite ville de Tétouan fut le théâtre ont particulièrement attiré l'attention par leur longueur et aussi par les dangers qu'ils ont fait courir à l'une des cités les plus connues, les plus gracieuses, et jadis l'une des plus florissantes, du nord du royaume.

Un court résumé des événements qui s'y déroulèrent alors peut être intéressant car, jusqu'ici, le public n'en a eu connaissance que par des notes brèves, des nouvelles souvent inexactes, exagérées ou dénaturées, quelquefois contradictoires, parues dans les différents journaux européens. On trouvera donc, dans les pages qui suivent, un récit rédigé d'après les dires d'un témoin oculaire. Outre l'intérêt de pure curiosité qui peut s'attacher à un témoignage de ce genre, on verra de plus qu'il est possible d'en dégager quelques enseignements pour l'avenir.

Des troubles agitaient le Maroc depuis quelque temps déjà, lorsque vers la fin de 1901 ou dans les premiers mois de 1902, la tribu des Benî Ider voisine de Tétouan se mit à exercer le brigandage sur les caravanes qui traversaient son territoire, situé à 10 kilomètres de la ville, au S.-O. dans la montagne. C'est une manière de faire

très goûtée des indigènes du nord de l'Afrique, qui ne manquent jamais d'en user ainsi, dès qu'ils le peuvent sans trop de risques.

Depuis un an ou dix-huit mois, les Benî Ider vivaient tranquillement du produit de leurs déprédations, sans que personne y trouvât à redire, si ce n'est leurs victimes, lorsqu'un jour l'un d'eux s'en vint à Tétouan armé, comme de coutume, de sa carabine. Cette carabine était chargée ; elle tomba par hasard ; le coup partit, blessa quelqu'un de la ville. Effrayé, craignant des représailles, l'homme se sauva. Les soldats le poursuivirent et, voyant qu'ils ne pouvaient l'atteindre, ils tirèrent dans sa direction plusieurs coups de fusil, tuèrent sa mule, le prirent lui-même quand il fut démonté, le ramenèrent au caïd, *Qaddouîr ben R'âzi*, qui le mit en prison.

Les Benî Ider prirent la chose en mauvaise part. Il leur semblait exorbitant qu'on pût emprisonner un des leurs ; c'était une atteinte à leur dignité qu'ils ne pouvaient souffrir et, sans la moindre hésitation, ils s'entendirent pour demander au caïd, séance tenante, la mise en liberté immédiate de leur contribule, ainsi que le versement d'une indemnité pour la mule qui avait été tuée. Pour donner plus de poids à leur réclamation et montrer de façon évidente le peu de cas qu'ils faisaient de l'autorité du caïd, ils lui enjoignirent en même temps de relâcher tous les hommes des Benî Ider qui, à ce jour, se trouvaient en prison pour un motif quelconque et depuis quelque temps que ce fût. Ils ajoutaient qu'à défaut, ils viendraient en armes pour l'y obliger. A quoi le caïd répondit qu'il ne lâcherait pas un seul de ses prisonniers, et qu'il attendait avec sérénité la venue des Benî Ider. C'était un homme de cœur, originaire des Oulâd Sidî El-Bokhârî. Le ton insolent et comminatoire du message qu'il venait de recevoir n'était pas fait pour lui plaire. Ceci se passait en mars 1903.

La réponse du caïd équivalait à une déclaration de guerre. Nul ne s'y trompa et, dans la ville, tout le monde attendit avec anxiété les événements qui ne pouvaient pas tarder à se dérouler. Les Benî Ider en effet, n'attendirent pas longtemps pour donner des preuves de leur savoir-faire. Ils s'emparèrent sans façon d'une caravane de marchands juifs qui, venant de Tanger, s'étaient imprudemment engagés sur leur territoire. Ils pillèrent la caravane, cela va sans dire, emmenèrent les gens prisonniers et décidèrent de les garder comme otages jusqu'à parfait règlement de leur différend avec le caïd. Ils ne maltrahaient pas les Juifs, à vrai dire, mais ils les nourrissaient avec une parcimonie extrême, et s'ingéniaient en outre à les effrayer ; car ils leur donnaient seulement vers le soir un pain de sorgho, les entouraient sans cesse d'une surveillance active et se livraient vis-à-vis d'eux à mille plaisanteries macabres. C'est ainsi que, chaque soir, ils en choisissaient quelques-uns, au retour de leurs expéditions, lorsque, leurs brigandages de la journée finis, ils jouissaient de quelque repos, ils les attachaient, les étendaient à terre, repassaient sous leurs yeux de grands couteaux, faisant ostensiblement mine de vouloir les égorger ; ou bien ils préparaient de grands feux, comme pour les brûler vifs ; après quoi ils les lâchaient, blêmes de peur, à demi morts de frayeur, pendant que la foule des montagnards s'esclaffait de rire bruyamment.

Cependant les Juifs de Tétouan vinrent se plaindre au caïd de la ville, le suppliant de faire des démarches pour la délivrance de leurs frères. Le caïd, fort embarrassé, imagina d'envoyer aux Benî Ider, pour traiter de la paix et de la reddition des prisonniers, un chérif *baqqâli* appelé *Sî Moḥammed*. Ce chérif fut d'abord mal reçu, malgré son caractère religieux ; ceux auxquels il portait des propositions d'arrangement lui déclarèrent tout uniment qu'il se mêlât de ses affaires, pour eux, il leur importait peu qu'il

fût ou non chérif'. Si Moḥammed revint à Tétouan après cet échec. Il y demeura quelques jours, puis, après en avoir conféré avec le caïd, repartit chez les Benî Ider, pour essayer de nouvelles négociations. Avait-il secrètement acheté quelques gens du pays, avait-il préparé son affaire en sous-main ? C'est ce que nous ne savons. Toujours est-il que, cette fois, ses efforts réussirent. On lui fit bon accueil ; il promit que le caïd lâcherait ses prisonniers si les montagnards rendaient les Juifs ; et les rebelles, naïfs malgré tout, crurent à sa parole, rendirent la liberté aux marchands, qui s'en revinrent en ville avec le chérif.

Le caïd s'empressa de ne pas exécuter les promesses faites en son nom par son propre envoyé ; il décida plus que jamais de garder les prisonniers des Benî Ider. Cette mauvaise foi — usuelle chez les Marocains — exaspéra ses adversaires qui jurèrent d'en tirer vengeance. Tout d'abord ils interdirent le passage sur leur territoire, traversé par la route de Tanger, à tous les voyageurs qui voulaient se rendre dans cette ville. La route fut complètement coupée à partir de ce jour et, à partir de ce jour encore, les courriers postaux eux-mêmes — choisis cependant parmi les montagnards des alentours de Tétouan, — durent, pour se rendre à Tanger, faire un détour et passer par l'Andjéra. Mais ce n'était là qu'un prélude.

Un jour, — c'était vers la fin de l'après-midi, — le bruit se répandit en ville comme une traînée de poudre, que

1. Il ne faudrait pas en effet s'exagérer le respect qu'ont les Marocains pour les chorfa. Si ce respect est très réel en thèse générale, cependant il arrive maintes fois qu'il est impuissant à empêcher les attentats contre leurs personnes. C'est ainsi que, dernièrement, à Chechaoun, où l'anarchie règne sans partage depuis deux ou trois ans, on vit des montagnards envahir la maison d'un chérif pour la piller ; puis, comme il résistait, ils l'éventrèrent ; sa femme s'enfuit en poussant des cris de frayeur et se mit à courir éperdue au milieu des rues. Les assaillants la tuèrent à coups de fusil, firent main-basse sur ce qui leur plut, et s'en allèrent sans que personne osât les inquiéter.

les Benî Ider arrivaient en colonne compacte. Le crieur public parcourut les rues, ordonnant à tous, au nom du caïd, de prendre les armes, et partout retentit le cri « Elḥazèm, Elḥazèm », c'est-à-dire « Aux armes! Aux armes! ». Une foule confuse, cohue désordonnée de soldats réguliers, de volontaires, de marchands, sortis à la hâte, les uns armés et les autres les mains vides. Tous ensemble, sans ordre, sans précaution, ils se portèrent à cinq ou six kilomètres des murs, dans la direction des Benî Ider, puis revinrent comme ils étaient partis, sans avoir rien trouvé. C'était une fausse alerte, heureusement pour ces guerriers imprudents.

La tranquillité ne s'en était pas moins définitivement évanouie. Malgré l'insuccès de leurs recherches, les habitants de la ville ne purent se persuader que le bruit qui les avait mis sur pied était tout à fait mensonger. La garde passa la nuit sur les remparts; personne ne dormit de bon cœur; tous s'attendaient à des événements prochains. Le lendemain les soldats sortirent encore, au nombre de 150 à 200, pendant que les gens de la ville gardaient les portes. Et, en effet, à cinq ou six kilomètres, dans la même direction que la veille, au lieu dit *Sâmsa*, (سامة) ils rencontrèrent l'ennemi. La poudre parla, mais sans résultat, et les soldats revinrent en ville sans avoir eu ni mort ni blessé. affirmant qu'ils avaient couché à terre un ou deux hommes du camp opposé.

Le péril devenait donc certain, imminent. Les montagnards ne devaient pas s'en tenir aux menaces. Ils osaient affronter ouvertement les troupes du sultan, s'attaquer à l'autorité chancelante du caïd, son représentant. La garde ne cessa plus ni jour ni nuit de surveiller les abords de la ville. On chercha des armes pour en donner aux volontaires, aux habitants qui se proposèrent pour renforcer la garnison, car celle-ci ne comptait pas plus de deux cents hommes. Malheureusement, on trouva seulement dans les

magasins de la douane quelques vieux fusils en mauvais état. De cartouches, peu ou point. On écrivit à Tanger pour exposer le cas et demander armes et munitions. Le pacha de la ville envoya quelques fusils Gras et des caisses de cartouches. L'une des deux unités qui composent la flotte marocaine, le petit vapeur *Triki* les transporta jusqu'à l'embouchure de l'Oued Martine, où il mit à terre sa cargaison. Comme Tétouan se trouve à dix ou douze kilomètres de la mer, c'est par terre, au travers d'une plaine, où tout se découvre à des lieues de distance, que, sans nulle précaution naturellement, le convoi d'armes et de munitions parvint en définitive à la ville. Mais à quoi bon des précautions avec un ennemi aussi peu avisé que les Benî Ider?

Tout est primitif en ce pays ; la guerre est un passe-temps comme un autre, à peine plus dangereux. Parti du sultan, ou bien des Benî Ider, chacun fit toujours preuve de la même incurie, de la même incapacité militaire. Rien n'eût été plus facile aux Benî Ider que de couper la route au convoi ; eussent-ils été surpris par une sortie intempestive de la garnison, qu'ils eussent encore eu tout le temps nécessaire pour se réfugier dans les montagnes qui bordent la vallée, bien avant d'être atteints par les contingents réguliers, et ceux-ci n'auraient osé les suivre sur ce nouveau terrain. Mais les Benî Ider ont l'habitude de combattre seulement en montagne, et dans leur montagne à eux, cachés derrière des rochers, dans la broussaille, au bord de ravins qu'ils connaissent bien, près de leurs villages, qui les attendent en cas d'échec, encouragés par la vue et par les cris de leurs femmes. Sortis de leur territoire, de leurs montagnes, ils sont dépaysés, incapables d'aucun effort. Jamais leurs ancêtres ne se sont battus en plaine : pourquoi, eux, s'y battraient-ils ? Et, dans le parti adverse, jamais les soldats du sultan n'ont vu les mon-

tagnards descendre dans la plaine pour couper les communications de Tétouan avec la mer; s'ils ne l'ont point fait autrefois, pourquoi le feraient-ils aujourd'hui? Et s'ils ne doivent pas le faire, pourquoi prendre des précautions inutiles <sup>1</sup>?

S'ils n'osaient s'aventurer en terrain découvert pour tenter quelque hardi coup de main, les Benî Ider ne cessaient du moins de rôder dans les rochers, aux alentours de la ville, qui est adossée à une montagne, le *Djebel Darsa*, portant l'inquiétude et l'effroi au cœur des citadins, menaçant d'enlever quiconque franchirait les portes. Cela n'allait pas plus loin. C'étaient de pauvres adversaires, d'ailleurs, que ces Benî Ider. Sans chefs écoutés, sans cohésion, mal armés de mauvais fusils, à pierre pour la plupart, ils avaient peu de munitions. Seuls quelques individus possédaient des fusils à répétition d'importation européenne. Mais le plus grand nombre n'avait que quatre ou cinq cartouches à brûler <sup>2</sup>.

1. Ce sentiment de « dépaysement » s'empare du cœur de tout indigène du nord de l'Afrique, dès qu'il sort des cantons qu'il a coutume de parcourir. Nous avons vu des Chaambas qui revenaient d'exécuter dans l'extrême sud de l'Algérie un audacieux coup de main, non sans danger, et qui l'avaient exécuté sans sourciller, se troubler, émettre l'avis qu'il y avait quelque chose à craindre, en se rapprochant des territoires du commandement, où ils étaient autrement en sûreté. S'il en est ainsi des nomades, combien, à plus forte raison, des montagnards habitués à de petits parcours, et dont la vue s'arrête toujours à l'horizon borné d'un petit cercle de hauteurs. Ils sont, loin de chez eux, bien plus timorés que les campagnards du coin le plus arriéré de la France, quand on les transplante en Afrique.

2. Nous avons entendu dire quelquefois que, dans presque tout le Rif, les montagnards avaient des munitions en abondance. Et l'on citait des exemples, on parlait de gens qui avaient des « silos entiers pleins de cartouches ». On disait encore que, toujours dans le Rif, des armuriers indigènes savaient réamorcer, recharger les douilles des cartouches tirées; réparer même, ou fabriquer des fusils à répétition comme ceux qu'ils faisaient venir d'Europe. Il nous semble qu'il y a là beaucoup

Les gens de la ville n'étaient ni plus disciplinés, ni plus instruits, à peine mieux armés. Un jour il leur prit fantaisie d'effrayer l'ennemi avec un vieux canon de campagne, le seul que possédât la garnison. Sept à huit hommes s'attelèrent à ce vieil et vénérable instrument, le tirèrent à grand'peine hors des portes, le braquèrent n'importe comment et firent partir le coup en s'écriant : « *Eççlât 'alikh, yà Ennabi* » « *Que la bénédiction de Dieu soit sur toi, ô Prophète* ». Cette invocation qu'ils proféraient, un peu pour encourager le vieux serviteur à se bien comporter, un peu pour se donner du cœur à eux-mêmes, fut suivi d'un plein effet. Le coup partit, le boulet aussi, car on n'en retrouva pas trace. Mais on ne sut jamais où il était allé. On ne put d'ailleurs réitérer cet essai, car il n'y avait en ville que bien peu de poudre ; les munitions d'artillerie se réduisaient à deux ou trois cents boulets pleins, — pas un obus, pas une bombe, — et il ne fallait évidemment pas se montrer prodigue dans ces conditions.

Cependant ce coup de canon avait produit son effet, au moins en parlant par métaphore. Le bruit en avait retenti au loin ; la presse commença d'ouvrir ses colonnes aux nouvelles venues de Tétouan. Les journaux espagnols, surtout, donnèrent des détails, avec beaucoup d'exagération. Ils disaient que les Benî Ider avaient investi la ville, détruit tout une partie du *mellah* (quartier juif), coupé nombre de têtes et pillé un peu partout. Beaucoup de bruit

d'exagération ; des personnes, qui semblaient mieux informées, estimaient au contraire que, en moyenne, 50 à 60 cartouches, par homme, étaient tout ce que pouvaient posséder les Rifains. Quant à réamorcer, à recharger des douilles, — si cela est vrai ? — il est bien évident que le résultat doit être des plus médiocres. Et de même pour ce qui s'agit de la réparation, ou, plus encore, de la fabrication de fusils à répétition. Nous nous refusons à le croire. Les Rifains n'ont ni les connaissances techniques, ni les matières premières, ni l'outillage nécessaires pour fabriquer de bonne poudre ou des armes perfectionnées.

pour rien, en somme. Mais ce fut assez pour émouvoir l'opinion en Espagne, et un navire de guerre, l'*Infanta Isabella*, vint croiser à l'embouchure de l'Oued Martine. Il y demeura quatre jours, en attendant que les Espagnols de la ville et leur consul vinssent s'embarquer, pour les emmener si besoin était. Mais personne ne voulut partir (mars 1903).

Le mal n'était pas grand encore, en effet ; mais on pouvait craindre qu'il n'empirât, et surtout on pouvait redouter une coalition générale des tribus environnantes. Car de tout temps, aux époques d'anarchie, les villes ont paru aux indigènes des campagnes, aussi bien qu'aux nomades, une proie toute désignée pour leurs convoitises. Le caïd de Tétouan essaya de parer le coup en prenant les devants, et tenta d'enlever aux Benî Ider des alliés possibles, en s'efforçant de se les attacher. Des pourparlers commencèrent avec les gens de l'Andjéra, dont le territoire s'étend le long de la mer jusqu'à Tanger. On leur demanda d'aider la ville dans sa résistance contre les insurgés ; on les invita, — ou du moins leurs sept ou huit principaux notables — à passer quelques jours dans la ville ; on les gorgea de couscous, de viande, de thé, on leur fit mille amabilités, mille invitations, on les choya de toutes façons ; le caïd lui-même se mit en frais pour eux ; après quoi ils s'en allèrent, jurant aux habitants une amitié indissoluble, promettant de les défendre jusqu'à la mort si le besoin s'en faisait sentir. et, s'il le fallait, d'exterminer les Benî Ider jusqu'au dernier.

La situation n'était pas si bien réglée qu'on pouvait le croire. Le faux sultan *Bou Hmara* commençait à prendre du relief. Entendant parler du mouvement des Benî Ider, il crut habile de se les attacher ; ce qui, alors, lui coûtait peu, puisqu'il ne leur donnait rien que de bonnes paroles, des éloges, des encouragements, ne leur demandant d'au-

tre part rien non plus, provisoirement, que leur sympathie à sa cause. Chose facile à obtenir ; les dissentiments entre larrons ne commencent jamais que lorsqu'il s'agit de partager le butin. Il écrivit donc aux gens du Rif voisins de Tétouan, aux Benî Ider, aux Benî Hozmar, aux gens de l'Andjéra, les assurant de l'intérêt qu'il leur portait, de l'amitié qu'il ressentait pour eux, de l'horreur qu'il éprouvait pour les habitants de Tétouan, vils serviteurs d'un sultan vendu aux chrétiens. A chaque instant de nouveaux messages arrivaient dans les campagnes ; on les lisait à haute voix, on les commentait publiquement sur les marchés, surtout à *Souq Elkhemis* et à *Souq Eldjemâ'a*, des Benî Ider, qui sont parmi les plus voisins de la ville.

Ces excitations commencèrent à produire leur effet ; on vit bientôt incliner vers le parti des Benî Ider plusieurs tribus, les *Ouad Ras*, les *Benî Hozmar*, les *Benî Meçaouar*, les *Benî Maadèn*, et même une partie des *Andjéra*, malgré les promesses faites. Les conciliabules duraient environ depuis un mois, lorsqu'un jour, au mois de mai, on apprit, on ne sait de quelle source que Boû Hmara avait battu aux portes de Fez le sultan 'Abd el-'Azîz ; et Boû Hmara lui-même écrivait qu'il s'était emparé de la personne de ce dernier, qu'il l'emmenait prisonnier. Bien que cette nouvelle, d'ailleurs inexacte, manquât encore de confirmation, l'effervescence s'accrut, les hésitations des irrésolus diminuèrent ; cependant les *Andjéra* ne se déclaraient pas encore ouvertement pour les insurgés. L'un d'eux vint même en ville une fois encore ; il s'appelait *Mohammed Daouès* (دواس) et était un des principaux de la tribu. C'était en même temps, de longue date, un de ses brigands les plus réputés qui devait, plus tard encore, se signaler par ses méfaits. Nous le verrons bientôt enlever M. Harris. A la tête d'un certain nombre de partisans dévoués à sa personne, énergique et brave, il jouissait d'une véritable influence. On disait que, dans ces derniers temps, Boû

Hmara lui avait écrit pour lui promettre le commandement de l'Andjéra, s'il voulait embrasser sa cause. Mais c'était un bruit, sans plus, et, peu confiant, Moḥammed Daouès ne se démasquait pas, préférant prudemment attendre le moment de saisir le vent pour tourner du bon côté, c'est-à-dire du côté le plus profitable à ses véritables intérêts. Lorsqu'il vint en ville pour la dernière fois il parla encore d'aller chez les Benî Ider pour les ramener à l'obéissance en employant tout moyen qui serait utile, ou la diplomatie, s'ils voulaient écouter la voie de la raison, ou la force au cas contraire. Mais en ville on ne le croyait qu'à demi ; des bruits de trahison couraient ; on parlait de lettres suspectes, on citait des mots compromettants, et l'on était, en somme, plutôt disposé à voir en lui un espion qu'un ami.

Un jour, un vendredi, citadins et soldats sortirent pour faire une incursion chez les Benî Ider ; ils tombèrent à l'improviste sur un village appelé *Menkèn* (منكان), auquel sa grandeur, son opulence relative avaient valu le surnom de « Paris des Benî Ider ». Ils le brûlèrent sans pitié, firent un gros butin. Ayant aperçu au retour un parti de leurs ennemis, ils ouvrirent le feu sur lui. Or, dans le nombre des adversaires se trouvait, comme par hasard, le fameux Daouès. On le reconnut de loin, on vit qu'on l'avait blessé. La nouvelle s'en répandit à Tétouan comme une traînée de poudre, et on ne douta plus dès lors que la coalition tant redoutée ne fût à la veille de se produire, que les pires malheurs ne dussent fondre à bref délai sur la cité.

Que faisait Daouès parmi les Benî Ider ? Plus tard il expliqua qu'il était allé chez eux pour les exhorter au calme et le ramener au bien. Cette explication fut reçue pour ce qu'elle valait, et l'on comprit, au contraire, qu'il y était allé pour s'entendre avec l'ennemi. Mais le fait de l'avoir blessé, s'il ne devait pas changer le résultat inévitable, devait au moins le précipiter. Aussi, tout le monde, à Tétouan, passa-t-il la nuit qui suivit cette fâcheuse aventure

dans des transes mortelles. Il semblait d'ailleurs que la partie commençât à prendre tournure plus sérieuse ; dans la sortie un homme de la ville avait été blessé ; un autre, un étranger, mais fixé depuis longtemps à Tétouan, avait été tué. On ramena son corps jusqu'aux portes, auprès desquelles on l'enterra. Un préjugé veut en effet que si le cadavre d'un homme tué à l'ennemi franchit les murailles, la victoire déserte à jamais la ville. C'étaient et le premier blessé, et le premier tué parmi les Tétouanais, depuis le début des hostilités.

Daouès, blessé, s'en fut chez les Andjéra, sa tribu ; il y répandit le bruit de l'injure qu'on leur avait faite à tous en s'attaquant à sa personne et, comme un seul homme, tout le pays se souleva, de Tétouan à Tanger. En même temps, Daouès envoyait des messagers aux Benî Ider, aux Ouad Ras, aux Benî Hozmar, aux Benî Maadèn, pour leur donner avis qu'il convenait de se joindre tous ensemble dans un commun effort et, tous ensemble, de marcher sur Tétouan.

A cette époque, *Moûlay 'Arafa*, oncle maternel du sultan, se trouvait dans la ville ; il venait d'être battu par Boû Hmara, et comme on n'avait osé le montrer à Tanger aux Européens après cet affront, entouré de ses soldats blessés et déguenillés, on l'avait envoyé à Tétouan. Il y était arrivé le 3 mai, avec une centaine d'hommes, par le vapeur français *Norma*. Mais il devait bientôt repartir. Un lundi, — c'était celui qui suivait la sortie du vendredi, — Moûlay 'Arafa se disposait à quitter le pays pour s'embarquer sur le *Triki*, qui l'attendait en rade, et gagner Tanger. Le *Triki* avait apporté de l'argent pour payer les fonctionnaires et la garnison ; c'était un utile secours ; mais, d'autre part, il devait emmener avec Moûlay 'Arafa les soldats que celui-ci avait amenés, et cela ne laissait pas que d'ennuyer

les gens de la ville. Heureusement pour ceux-ci les événements devaient se charger de modifier ces projets.

Moulay 'Arafa avait parcouru déjà la moitié de la distance qui le séparait de la mer, lorsque le canon tonna derrière lui, à Tétouan. C'étaient les montagnards qui, dévalant sur les pentes du Djebel Darsa, couraient sus à la ville, dont l'artillerie essayait d'arrêter leur élan. L'oncle du sultan fit faire rapidement demi-tour à ses hommes, leur enjoignant d'aller au secours de Tétouan, sans perdre une minute, tandis que lui-même continuait sa route avec cinq ou six cavaliers et prenait place à bord du *Triki*.

Dès que l'ennemi parut, on ferma les portes ; tous ceux qui possédaient une arme quelconque la prirent et se disposèrent à faire le coup de feu, sans exception, aussi bien les natifs de l'endroit que les étrangers fixés parmi eux, et qui, malgré leur origine, ayant les mêmes intérêts à défendre, faisaient cause commune avec eux. Dans le nombre il y avait beaucoup de Djebala et de Rouafâ (Rifains) ; ceux-ci rendirent de signalés services. Cela faisait environ deux cents fusils ; avec les deux cents soldats de la garnison et les cent autres de Moulay 'Arafa, on pouvait donc mettre en ligne cinq cents combattants à peu près. Ce chiffre bien faible — surtout si l'on tient compte de la faible valeur militaire du plus grand nombre des combattants, — devait être cependant plus que suffisant pour tenir en respect la nuée des montagnards. C'est un fait qu'il convient de remarquer ; on doit d'autant plus le signaler qu'on est assez généralement enclin à attribuer une importance exagérée aux contingents du nord-marocain, fournis par les montagnards, en dehors des troupes du makhzen, et à s'abuser sur leur valeur guerrière. Les *Andjéra*, de beaucoup les mieux armés, disposaient de fusils Mauser et d'une assez grande quantité de munitions<sup>1</sup> ; les *Ouad Ras*, qui ve-

1. Autour de Tétouan, en effet, les *Andjéra* sont les seuls qui aient à

naient ensuite au point de vue de l'armement, avaient des fusils Martini, des fusils à piston, des fusils à silex, un peu de tout. Les gens du *Haouz*, qui avaient jugé nécessaire de prendre part à la fête, les *Beni Hozmar*, les *Beni Meçaouar*, avaient de vieux fusils arabes, et tel était en général le cas de ceux qui, venus de côtés et d'autres, s'étaient joints aux assaillants. Chez les citadins, il est vrai, l'armement n'était guère plus brillant. Les soldats de Moûlay 'Arafa avaient des fusils Gras, mais presque pas de cartouches ; les autres avaient un peu de tout. Quant à l'artillerie, nous avons déjà dit ce qu'elle était.

Un fait est à noter. Si Moûlay 'Arafa ignorait ce qui devait se passer le jour de son départ, s'il ignorait absolument le jour et l'heure de l'attaque projetée, puisqu'il fut presque pris au dépourvu, il n'en était peut-être pas de même de tout le monde ; et le dimanche, veille de l'attaque, un bateau de guerre anglais était venu chercher le consul d'Angleterre et l'avait emmené à Gibraltar. Cette coïncidence a donné lieu à un bruit d'après lequel Daouès aurait donné avis de ses projets à Tanger. Nous le rapportons tel que pour rester fidèle à notre rôle de chroniqueur, tout en ignorant absolument ce qui en est au fond.

Quoi qu'il en soit, à l'approche des montagnards, tous étaient montés sur les remparts, grands et petits, armés ou non, et sachant ou non se servir d'une arme. C'était une cohue plus dangereuse qu'utile. Les terrasses des

peu près complètement transformé leur armement. Ils possèdent encore d'assez nombreux fusils à pierre, mais ne s'en servent plus guère que dans les fêtes, comme armes de parade. Quant à la région montagneuse qui s'étend au sud et au sud-est de Tétouan, ses habitants n'ont pas encore pu se procurer beaucoup d'armes à répétition. Ils sont trop éloignés de Tanger, qui est, dans le nord-ouest du Maroc, le point principal par lequel se fait l'introduction des armes de contrebande.

maisons étaient couvertes d'une nuée de femmes, que les Andjéra, parvenus jusqu'au vieux cimetière andalou, à cent mètres à peine de *Bâb Sidi Elmendri*, et cachés parmi les tombes, prenaient pour cibles. Ils avaient, dit-on, juré de laisser Tétouan sans femmes. Cependant aucune ne fut même blessée, ce qui ne fait pas honneur à l'habileté des montagnards comme tireurs. Quand les soldats de Moûlay 'Arafa, revenant vers la ville, arrivèrent à *Bâb Eloqla*, — c'est la porte de la route qui conduit à la mer, — ils la trouvèrent fermée. Parmi les habitants une discussion s'éleva; les uns voulaient qu'on leur ouvrît; les autres prétendaient qu'ils devaient, faisant le tour de l'enceinte, se porter à Bâb Ennouadeur ou à Bâb Ettout, pour tomber sur l'ennemi du côté opposé. Le dernier avis prévalut. Les soldats de Moûlay 'Arafa, les meilleurs de tous, les plus aguerris du moins, tournèrent autour des remparts sans que les montagnards les vissent ou songeassent à s'opposer à leur mouvement, et ils rejoignirent à Bâb Ettout les Rouafâ qui venaient d'obliger le caïd, malgré qu'il en eût, à ouvrir cette porte pour courir sus à l'ennemi. Est-il besoin de faire remarquer que si ce mouvement hasardé des soldats de Moûlay 'Arafa put s'exécuter sans encombre, c'est que les montagnards, malgré leur nombre, s'étaient contentés d'attaquer d'abord la ville par une seule de ses faces, au lieu de l'entourer de toutes parts avant d'ouvrir le feu, en se dissimulant dans les jardins, comme cela leur eût été facile, surtout du côté du Nord-Est où les haies et les arbres viennent jusqu'au pied des remparts? Il leur eût été possible, de la sorte, eussent-ils même été peu nombreux, de se disperser dans ces abris naturels si bien disposés pour favoriser l'attaque, et d'empêcher la jonction des soldats de Moûlay 'Arafa et des Rouafâ, en attaquant les premiers à l'improviste au moment où, revenant de la mer, ils arrivaient aux portes de la ville, sans ordre, et sans se faire éclairer, bien en-



tendu. N'ayant rien à craindre eux-mêmes des défenseurs des remparts, à cause du couvert de végétation qui les aurait complètement masqués à tous les yeux, ils eussent aisément défait en deux fois et les réguliers d'abord, et leurs auxiliaires ensuite. Bien que le côté où les derniers effectuèrent leur sortie fût en effet plus découvert, il comptait cependant assez d'obstacles, murs des trois cimetières européens, cavernes au pied d'une falaise, ressauts rocheux, blocs couvrant les premières pentes de la montagne, trous béants à fleur de sol, petites haies de roseaux, pour permettre aux assaillants de recevoir l'ennemi dans des conditions très avantageuses, s'ils avaient su le moins du monde utiliser le terrain. Il n'est pas superflu de constater, encore une fois, l'inexpérience de tous ces montagnards, — aussi bien que celle des réguliers et de leurs chefs, — leur parfaite ignorance des conditions de la guerre, et leur insigne maladresse à profiter des ressources du champ de bataille, ce qui annule à peu près complètement la valeur de leur armement, si perfectionné qu'on puisse le supposer.

Dès que la jonction des Rouafâ et des soldats de Moulay 'Arafa fut opérée, dès que le mouvement de sortie s'affirma, les montagnards commencèrent à reculer. On ne peut assez s'en étonner. Qu'avaient-ils à craindre, en effet, étant donné leur nombre supérieur à celui de leurs adversaires et leur armement à peu près égal, d'une attaque effectuée à découvert, dans une zone qu'ils pouvaient aisément battre en tous sens, après s'être installés à l'abri, et tout à leur aise sur les pentes de la montagne et derrière les obstacles qui en sèment les abords? On peut penser qu'ils avaient plus envie de piller que de se battre. Les coups de feu partirent lorsque les contingents de la ville effectuant la sortie furent arrivés à deux cents mètres des remparts ; mais bien que, dans la fumée, les gens postés

sur ceux-ci ne vissent à peu près rien de ce qui se passait, ils n'en continuèrent pas moins à tirer avec acharnement, au hasard, au risque de blesser plus d'amis que d'ennemis. En vain le caïd et le mohtaseb couraient-ils leur enjoindre de cesser ce feu sans effet, les conjurant d'épargner des munitions déjà trop rares, rien n'y faisait. On tirait pour se distraire, autant que pour s'étourdir et se rassurer en faisant du bruit. Le canon s'en mêla, toujours avec à peu près autant d'à propos. Au premier coup parti du bastion de Bâb Ettout, l'artilleur qui venait d'allumer la mèche, et qui, pour ce faire, s'était montré dans l'embrasement, fut tué net à côté de sa pièce. Une autre fois le projectile tomba à quelques dizaines de mètres du rempart. Fort heureusement ni Rifains ni Réguliers n'encoururent de ce fait aucun dommage. Les autres coups furent tout aussi inutiles. A chaque fois que le canon tonnait, quelques Andjera s'amusaient à se jeter à terre, comme s'ils avaient été blessés, en signe de dérision<sup>1</sup>.

1. Les Marocains craignent peu l'artillerie chérifienne, en général, comme le fait ici rapporté peut contribuer à l'établir. Ils ont d'ailleurs parfaitement raison. Les vieilles pièces qui décorent, plutôt qu'elles n'arment, les remparts de Tétouan, se chargent toutes par la gueule. Exposées à la pluie, à toutes les intempéries, sans aucun abri, jamais entretenues, elles sont aux trois quarts rouillées ou vert-de-grisées et à peu près incapables de rendre aucun service. L'inexpérience des canoniers n'a d'ailleurs pas de limite ; leur maladresse est proverbiale. On raconte souvent le cas d'un artilleur qui se fit sauter la main en chargeant une pièce. Les Rifains, les montagnards sont aussi d'une prodigieuse ignorance vis-à-vis des effets de l'artillerie et de la façon d'en user. L'un d'eux imagina une fois, dit-on, d'assujettir une pièce chargée à bloc en s'asseyant dessus ; la pièce éclata et l'homme avec. Si ce n'est vrai, c'est au moins vraisemblable. On parle aussi de nègres qui, trouvant à l'embouchure de Martîl un obus non éclaté, à la suite d'un bombardement par un vaisseau de guerre européen, ne trouvèrent rien de mieux que de s'en servir comme de support, concurremment avec deux pierres, pour une marmite destinée à faire cuire un repas. L'obus et les nègres partirent en l'air quand on alluma le feu sous la marmite.

Cependant, au cours de cette lutte plus bruyante que meurtrière, d'autres combattants venus de la montagne étaient entrés en ligne et la disposition des assaillants s'était un peu modifiée. Les Andjéra occupaient les pentes du Djebel Darsa avec les Ouad.Ras et les gens du Haouz; tandis que du côté de l'oued, mais de l'autre côté de celui-ci et par conséquent loin des murs, parmi les jardins de la vallée, les Benî Ider, les Benî Meçaouar, les Benî Hozmar, armés de pioches, de haches, et pourvus de pétrole, se préparaient à allumer l'incendie dans les plantations.

Tous ces montagnards avaient tellement confiance en leur succès qu'ils avaient amené des ânes, des mulets, pour la charge du butin qu'ils comptaient bien faire dans la ville et qu'ils avaient déjà réparti entre eux, par avance. Les femmes des gens de marque avaient été notamment l'objet d'assignations particulières; chacun savait celle qu'il devait emmener. Le Mellah serait la proie des Benî Ider. Seuls les chorfa et leurs biens auraient été respectés. Les gens de la ville doutaient fort du succès de la résistance d'ailleurs, et, probablement, sans le secours opportun des Rifains et des soldats de Moûlay 'Arafa, ils eussent été victimes de l'ennemi. C'était en ville un bruit assourdissant; les femmes pleuraient, les enfants hurlaient, les gros marchands se désespéraient. Le Mellah était fermé; dans les synagogues on faisait à haute voix la lecture de la Bible, et on priait pour éloigner les calamités menaçantes. Seuls parmi les juifs, les portefaix se montraient de quelque utilité; car le caïd les avait obligés à porter aux artilleurs, dans les bastions, les boulets pour charger les pièces.

L'engagement, commencé vers 1 heure, dura jusque vers 5 heures du soir. Ayant débuté auprès des portes, il se poursuivit jusqu'à 5 ou 6 kilomètres, surtout aux abords de la route de Tanger. Il est bien évident que si les montagnards avaient voulu faire une résistance sérieuse en

s'échelonnant sur les pentes du Djebel Darsa, en se retranchant dans les jardins, jamais ni Rifains ni Réguliers ne fussent parvenus à les déloger. Mais ces montagnards n'y songeaient pas ; loin de tenir pied, ils battaient en retraite, ou mieux fuyaient lentement en désordre, un peu partout ; et c'est sans ordre aussi, un peu partout encore, et semble-t-il, sans grande vigueur, que se faisait la poursuite. On compte qu'il y avait environ six mille montagnards. Deux cents hommes, tant Rifains que Réguliers, en vinrent à bout sans grand'peine ; car il ne faut pas compter les trois cents combattants demeurés dans la ville, qui ne furent d'aucune utilité effective. Les pertes furent peu élevées des deux côtés. Les gens de la ville rapportèrent en triomphe quatre ou cinq têtes coupées à des ennemis tués ; on les accrocha à Bâb Ettout. Ils ramenèrent en outre trois ou quatre prisonniers. Le caïd, Qaddoûr ben R'âzi, s'il n'avait pas témoigné d'un grand savoir de tacticien, s'était au moins bravement conduit et s'était montré très énergique. Le succès lui était dû en grande partie.

S'ils étaient vaincus, ou plutôt repoussés, les assaillants n'étaient pas mis hors d'état de nuire. Ils le firent bien voir. Nous avons dit qu'une partie d'entre eux, les Benî Ider et les Benî Hozmar, notamment, se trouvaient du côté de la rivière, dans les jardins de Kitène, armés de haches et de pioches, abondamment pourvus de pétrole. Pour se dédommager de leur échec, ils saccagèrent les plantations, brûlèrent ou coupèrent les arbres, défoncèrent les portes des maisons de campagne, brisèrent ou emportèrent les fenêtres, les meubles, tout ce que l'on pouvait transporter. La nuit qui suivit la bataille, tout flambait à l'est de Tétouan. C'était un spectacle admirable, mais navrant pour les citadins. On calcula qu'il y eut ainsi pour quatre à cinq cent mille francs de dégâts ; une immense étendue de

jardins fut la proie des flammes ; et si, le lendemain, la pluie n'était survenue, tout eût continué à brûler autour de la ville plusieurs jours encore.

Le petit nombre des défenseurs leur interdisait absolument, en effet, de se disperser sur le front considérable des plantations pour les protéger. Regarder en silence l'œuvre de l'incendie, c'était pour eux la seule chose qu'il y eût à faire. Au serrement de cœur qui les étreignait à cette vue s'ajoutaient d'autres alarmes. Les munitions manquaient, il restait à peine quelques cartouches par homme, plus le contenu d'un petit nombre de caisses que le caïd fit porter chez lui, au Mechouar, pour s'en servir à sa défense personnelle si besoin était. Si les montagnards avaient renouvelé leur attaque ils auraient trouvé les Tétouanais sans défense. On écrivit alors à Tanger pour demander des cartouches de fusil Gras. Les caisses de munitions arrivèrent sans encombre ; car les insurgés n'avaient toujours pas coupé la route de la mer ; mais quand on les ouvrit, on reconnut avec une douloureuse surprise que c'étaient des cartouches Martini. On écrivit aussi pour demander du secours ; Si Torrès envoya trois cents hommes environ, commandé par le caïd *Bachir ben Senna*. Celui-ci avait été caïd dans le Rîf précédemment. Les insurgés, partisans de Boû Hmara, l'avaient assiégé dans sa qaçba de *Zenada*, qu'ils avaient renversée en minant les murs. Lui-même avait pu s'échapper, mais à grand'peine, pendant la nuit, avec ses soldats ; mais il avait laissé tout ce qu'il possédait dans la qaçba aux mains de l'ennemi. Cet événement s'était passé environ un mois avant le commencement de la lutte entre les Benî Ider et les Tétouanais. Originaire du Cherâya du Hâouz de Fez, quoique disant descendre des Hamiyâne, Ben Senna était un homme énergique, brave guerrier. Son arrivée fut heureuse pour les assiégés. Deux ou trois jours après Ben Senna, deux cents hommes de plus arrivèrent encore avec

le caïd *Hammâdi Ezzemrâni*, des Zemrane de Merrâkech (?), puis deux ou trois jours plus tard, vinrent, toujours par mer, soixante-dix à quatre-vingts cavaliers volontaires, dits naïba, des Hâha et des Mtouga. C'étaient de bons cavaliers, montés sur de bons chevaux; mais ils n'avaient que de mauvais fusils arabes, très vieux, raccommodés quelquefois avec des chiffons ou des ficelles; on les leur prit à Tétouan pour leur donner en échange des fusils Gras, mais ils conservèrent leurs sabres. Ces quelques cinq cent quatre-vingts hommes qui venaient d'arriver, joints aux cent hommes de Moulay 'Arafa, aux deux cents hommes de la garnison primitive et aux deux cents auxiliaires citadins, Djebala (Rifains de la ville) firent un nombre approximatif d'un peu plus d'un millier d'homme. Le chérif El-'Amrânî, parent du sultan, vint en prendre le commandement général.

Tous ces contingents de secours, de même que les munitions, étaient arrivés par mer, nous venons de le dire, toujours amenés par l'un des deux *Triki*, car il y a deux bateaux qui portent ce nom. Le plus petit, bateau de fer de 250 tonnes environ, est célèbre chez les Marocains par sa marche capricieuse et irrégulière. On le compare souvent, irrévérencieusement, à un âne, qui, de temps à autre, s'arrête pour se reposer ou par malice. Un Marocain s'écria plaisamment une fois, dans une circonstance de ce genre, qu'il fallait appeler la bénédiction de Dieu sur le Prophète, si l'on voulait que le bateau se remît en marche. Un autre jour il s'échoua sur la côte de l'Andjéra; il était chargé de munitions; mais il put heureusement reprendre la mer par ses propres moyens avant que l'ennemi se fût aperçu de sa présence. Ce vapeur, si mauvais fût-il, rendit cependant à cette époque de signalés services, car la route de terre était coupée. Il permit seul aux secours de parvenir à Tétouan. A partir du jour où il avait amené les derniers renforts, il revint deux ou trois fois par

semaine apporter des munitions ; celles-ci furent donc bientôt en assez grande quantité, étant aussi donné que les soldats venus de Tanger ou d'ailleurs avaient apporté les leurs avec eux.

Cette agglomération d'hommes à Tétouan, et l'interruption des communications habituelles, eurent pour effet de faire promptement renchérir les vivres dans de fortes proportions. Heureusement des marchands de la ville s'arrangeaient pour faire venir des provisions de Tanger, de la farine, du charbon, de l'orge, qu'ils revendaient à gros bénéfice. Divers bateaux français se chargeaient du transport, et aussi le *Triki*, de temps à autre. Le Makhzen, d'ailleurs, aidait autant que possible aux ravitailleurs, en prêtant gratuitement son bateau. Une fois même le sultan envoya 5.000 douros pour distribuer aux pauvres ; il ne leur en parvint naturellement qu'une assez faible partie. Mais les soldats touchaient leur solde à peu près régulièrement ; soit une peseta pour les fantassins, et deux pour les cavaliers, ce qui d'ailleurs leur était à peine suffisant pour vivre.

Un certain nombre de riches commerçants avaient aussi demandé à Sî Torrès d'envoyer des fusils qu'ils promettaient d'acheter dès leur arrivée. Sî Torrès les fit venir de Hambourg ; c'étaient des Mauser. Ils furent débarqués à Tanger, puis, de là, portés à Tétouan par le *Triki*. Ces fusils revinrent à cent dix pesetas l'un, c'est-à-dire de soixante à soixante-dix francs.

Cependant Boû Hmara continuait à faire des progrès. Son khalifat s'en fut chez les Khmès pour essayer de les soulever ; un autre émissaire parcourait le Rîf pour tâcher de lancer les habitants contre Tétouan. On le signale notamment à la *Qoubba de Moûlay 'Abd As-Salâm*. Un dernier mandataire, appelé *Eççid* (الصَّيِّد), traversait les campagnes escorté de quelques *R'omara*, de quelques *Benî Sa'id*, appelant à lui tous ceux qui voulaient s'insurger, et

il y eut bien vite un noyau de quinze cents à deux mille partisans. Mais il n'osa tenter un coup de main sur Tétouan. — Tous ces gens recevaient des secours par mer, ainsi que des munitions, des provisions, peut être de l'argent. Le caïd de Tétouan en fut informé; il organisa une surveillance à l'embouchure du Martine avec les quelques barques de la douane, et, un jour, on prit une embarcation montée par des Rifains qui faisait le convoi. On la trouva pleine de farine renfermée dans des pantalons destinée aux soldats de Boû Hmara. Peut-être, s'ils eussent disposé de forces maritimes tant soit peu considérables, les gens de Tétouan eussent-ils pu, en croisant à l'embouchure du Martine couper les communications d'une partie du Rif avec les correspondants des insurgés résidant à Tanger, et les gêner ainsi dans leurs mouvements. Mais le peu de forces dont on disposait dans la ville, et aussi l'apathie des habitants, interdisaient de tenter cet essai.

Aussi les émissaires du prétendant parcouraient-ils les tribus sans encombre. Un jour, au mois de juillet 1903, Eççîd vint jusque dans les Benî Ma'âden, à huit kilomètres de Tétouan, pour essayer de les jeter sur la ville. Le caïd, prévenu, sortit avec ses soldats. Eççîd pressa les Benî Ma'âden de commencer la bataille, les flattant dans leur amour-propre, en leur adressant toutes sortes de compliments sur leur bravoure, et leur affirmant que la victoire serait pour eux. Puis quand il les vit engagés à fond, comprenant qu'ils ne pourraient tenir tête aux réguliers, il prit la fuite avec son noyau de gens du Rif. Les Benî Ma'âden furent écrasés; les soldats du Makhzen en tuèrent dix à quinze, rapportèrent quelques têtes et ramenèrent trois ou quatre prisonniers. Ils se conduisirent, dit-on, de façon assez peu honnête après leur victoire. On leur reproche notamment d'avoir mis à mort un vieux Ma'âdenî malade et inoffensif qui s'était réfugié dans une mosquée. On rap-

porta sa tête et on la ficha sur les murs de la ville, avec celles de quelques autres ennemis tués au combat. Les soldats du Makhzen n'y regardent pas de si près d'ailleurs. Ce qui les intéresse avant tout c'est de toucher la prime affectée à chaque tête rapportée, et, à défaut d'ennemis, ils ne se font point faute de couper la tête à quelque camarade tombé à leurs côtés, lorsqu'ils peuvent le faire sans danger d'être vus. Ils ne se montrent pas plus scrupuleux en ce qui concerne le butin; il est bon à prendre, d'où qu'il vienne. C'est ainsi que, cette fois-là, ils pillèrent indistinctement tout ce qui leur tomba sous la main; or, dans le nombre, il y avait plus de moitié qui appartenait aux gens de Tétouan, car ceux-ci comptent chez les Benî Ma'âden des fermes et des fermiers. Ce fut le cas, notamment, pour quantité de bœufs.

Il y eut peu d'événements saillants pendant les mois qui suivirent. L'ardeur primitive des montagnards semblait tombée; elle s'était épuisée à la suite du premier échec qu'ils avaient subi, car, versatiles comme tous les gens primitifs, ils sont aussi prompts à se lasser d'une action qu'ardents à l'entreprendre. C'est un fait à retenir. Si nombreux fussent-ils, jamais ils ne pourraient tenir contre une troupe, même petite, qui, à la moindre notion de tactique militaire, joindrait l'esprit de suite et de persévérance. Seulement, de temps à autre, leur ardeur guerrière se réveillait un instant. Un jour, un samedi, le bruit courut que les Khmès allaient marcher contre la ville. Ce n'était qu'une fausse alerte; mais la terreur fut si grande à Tétouan que, tous ceux des Israélites dont la situation de fortune le permettait, s'embarquèrent les jours suivants sur les bateaux anglais ou français qui, de temps à autre, venaient jeter l'ancre à l'embouchure de l'Oued Martine pour apporter des vivres et des approvisionnements. A Ceuta on refusa d'abord de recevoir les fugitifs, sous prétexte que

la ville n'en était déjà que trop pleine. Puis, grâce à quelque argent, habilement distribué en secret, certaines familles parvinrent à se faire admettre. D'autres poussèrent jusqu'à Gibraltar. On compte que cinq à six cents juifs environ quittèrent ainsi la ville, en l'espace de quelques jours, partant par groupes d'une soixantaine de personnes.

En ce même mois de juillet un bateau espagnol, l'*Infanta Isabella*, vint mouiller dans la baie pour emmener le consul. Il resta de douze à quinze jours, puis partit sans avoir rempli l'objet de sa mission, car le consul jugea qu'il n'y avait point péril en la demeure. Mais, à cette époque, un certain nombre d'Espagnols quittèrent Tétouan; de trois cents environ, il n'en reste plus guère en ville que deux cents.

Le samedi jour de la fausse nouvelle de l'attaque des Khmès, on apprit que les Andjéra allaient se rendre précisément chez les Khmès pour y visiter le khalifat de Boû Hmara, dont les excitations contre Tétouan ne cessaient de leur parvenir. Ce khalifat leur affirmait en particulier qu'ils pouvaient procéder à l'attaque sans courir aucun risque, qu'ils prendraient la ville sans coup férir, car ils seraient invulnérables aux balles, grâce à la bénédiction qu'il répandrait sur eux. Ils devaient donc, ce jour-là, s'entendre avec lui et les Khmès. Le caïd de Tétouan, l'ayant appris, résolut de les surprendre et de leur couper la route. Il partit vers onze heures ou midi, emmenant, outre ses soldats, un vieux canon de campagne et quelques munitions à son usage, tandis que les habitants, montés sur les remparts, le regardaient partir non sans appréhension. A cinq ou six kilomètres seulement, c'est-à-dire vers une heure ou deux de l'après-midi, il tomba sur la troupe des Andjéra qui s'avancait en longue file, se déroulant par les coteaux et les ravins. Les montagnards marchaient groupés par villages, chaque groupe précédé de la bannière

de son marabout et de joueurs de r'aïta. Les malheureux ne s'attendaient nullement à ce qui leur arrivait. Les réguliers commencèrent le feu dès le premier qu'ils aperçurent, ce qui les surprit fort; mais le canon fit un peu le récalcitrant; il refusait de partir, et déjà les servants commençaient à s'émouvoir, se demandant si la sainteté de Boû Hmara, contre les alliés duquel ils tiraient, n'en était pas la cause, car ils savaient les bruits qui couraient à ce sujet parmi leurs ennemis. Mais enfin le canon consentit à tonner, ce qui dissipa fort à propos le malaise qui déjà pesait sur les soldats et les doutes naissant dans leur esprit. Les boulets tombaient au hasard, un peu partout, sauf, pour l'ordinaire, parmi les Andjéra. Mais il n'importait; l'effet moral était produit; étonnés par cette attaque inopinée, effrayés par ce bruit auquel ils n'étaient nullement préparés, les ennemis commencèrent à plier. Le premier moment de surprise passé, ils se défendirent pourtant, grâce aux efforts des plus vaillants d'entre eux, qui parvinrent à les ranimer en leur représentant le petit nombre des adversaires, et la victoire fut chaudement disputée. Elle eût sans doute été du côté des Andjéra si leurs alliés, les Benî Ider et les Khmès, qui regardaient le combat de loin, commodément installés sur les pentes des montagnes, avaient daigné faire en leur faveur la moindre démonstration, mais ils se gardèrent de bouger, de faire même un geste d'encouragement, trouvant plus de plaisir sans doute à compter les coups qu'à s'exposer à les recevoir. Par son énergie, le caïd de Tétouan eût enfin raison des Andjéra, qui comptaient 3 à 4,000 hommes, alors que lui-même n'en avait pas plus de 6 à 700. Mais on se battit jusqu'à cinq heures du soir. Huit soldats furent tués, une trentaine blessés; beaucoup d'Andjéra tombèrent; on rapporta vingt-quatre de leurs têtes, en ramenant quelques prisonniers, dont *Ould-Bouden*, homme réputé pour sa vaillance, et qui, à lui seul, avait couché à terre quatre ou

cinq réguliers. On fit surtout un immense butin aux alentours du champ de bataille et parmi les vaincus.

Cette affaire offrit ainsi l'occasion de constater une fois de plus la singulière façon dont les soldats marocains comprennent la guerre. C'est pour eux prétexte à butin, et leur objectif principal étant le pillage, la victoire ou la défaite leur importent fort peu au fond, leur amour-propre ne s'y intéresse pas, et ils l'estiment heureux seulement quand ils peuvent rapporter quelque chose. Chaque fois que l'un d'eux avait fait une prise il venait la mettre en sûreté quelque part, voire même dans la ville, malgré son éloignement du lieu du combat, puis retournait prendre part à la bataille, en quête de quelque autre chose. Dans le chemin il perdait évidemment la notion du lieu où pouvaient pendant ce temps se trouver ceux de ses compagnons qui continuaient la lutte ; mais il s'en inquiétait peu ou, pour mieux dire, nullement. Quelqu'un ayant demandé à l'un d'eux, qui revenait ainsi, conduisant un âne, où étaient ses camarades, où l'on se battait, il répondit. « C'est tout ce que j'ai pu prendre, » et continua sa route sans s'émouvoir.

Les têtes des Andjéra rapportées du combat furent salées au Mellah, par les soins des juifs. Ceux-ci protestèrent d'abord contre le travail qu'on leur imposait, suivant la coutume du Maroc, mais ils furent obligés de s'exécuter. On accrocha les têtes au-dessus de Bâb Ettout, glorieux trophée que toute la population vint contempler avec bonheur, en se félicitant du succès remporté. Puis au bout de trois jours, comme elles commençaient à répandre une mauvaise odeur, on les enterra dans un tas de fumier, à côté des remparts. Elles y sont encore.

Lorsque les soldats revinrent de cette heureuse expédition, ils se mirent à célébrer bruyamment leur victoire en arrivant à Tétouan sur la place dite *Elfeddân*. Pour bien

faire éclater leur joie, ils tirèrent des coups de fusil sans nombre en poussant de grands cris. Dans le Mellah, où on ne savait de quoi il s'agissait, ces clameurs firent croire que l'ennemi entrait en ville. Et à la suite de cet événement, trente ou quarante familles juives émigrèrent encore, le lendemain, par un bateau de la Compagnie anglaise Bland, puis soixante à soixante-dix les jours suivants. Elles tentèrent vainement de s'installer à Ceuta, où on refusa de les recevoir, et durent se réfugier à Tanger.

Le lundi et le mardi, les soldats allèrent razzier dans la montagne des troupeaux de bœufs et de chèvres chez les Benî Ider et les Benî Hozmar. Ils ramenèrent un assez gros butin, qu'ils avaient fait sans nulle peine et sans risques, en surprenant de très bon matin les troupeaux à l'abreuvoir. Pas un coup de fusil n'avait été tiré dans cette circonstance. Mais au retour les soldats se disputèrent la propriété des bêtes raziées et se distribuèrent même à cette occasion quelques horions en faisant alors parler la poudre. Cela n'eut pas d'autre conséquence, heureusement. Les animaux furent vendus à très bas prix; une vache valait cinq à six douros *hasani*; une chèvre trois pesetas.

Deux ou trois jours plus tard les soldats partirent pour se porter du côté du Haouz; leurs derniers succès les avaient tellement enivrés qu'ils ne doutaient plus de rien. Pleins de confiance en eux-mêmes, négligeant toute espèce de précaution, ils marchaient isolés, sans se faire éclairer, sans nul souci de l'ennemi qui, fort à propos pour eux, n'avait pas eu vent de l'affaire. Il lui eût été bien facile, s'il avait été prévenu, de détruire cette bande désordonnée ou d'enlever le caïd qui marchait presque seul, ses hommes l'ayant tous abandonné pour courir de droite et de gauche à la recherche de quelque chose à voler. Les soldats tombèrent en route sur le petit village des *Bent Sâlem*, resté

toujours fidèle au Makhzen, et qui, par suite, croyait n'avoir rien à craindre des réguliers. Ils le pillèrent sans scrupules, de fond en comble, ce qui, évidemment, était plus facile que d'aller pacifier la montagne, et revinrent chargés de butin. Le même jour, ils firent encore main basse sur les troupeaux du mohtaseb de Tétouan, qui se trouvaient du côté de *Ras Ettarf*, et les enlevèrent. Le mohtaseb se plaignit naturellement et, comme c'était un gros personnage, on lui rendit la moitié environ de ce qui lui avait été pris. Aux abords de la ville les soldats s'emparèrent aussi de tout ce qu'ils purent trouver, faisant autant de mal que l'ennemi, si ce n'est plus. Ils s'emparèrent notamment de plusieurs troupeaux appartenant aux gens de la ville. Ceux-ci protestèrent; le gouverneur eut l'air d'approuver leurs plaintes et de les encourager; il donna l'ordre aux soldats de rendre une partie de leur butin illécite, le fit conduire chez lui sous prétexte de le mettre en sûreté, d'en faire le compte et le départ, puis de rendre à chacun son dû; mais il garda le tout, ou le fit vendre secrètement à son profit au bout de quelques jours, quand les esprits furent calmés.

Ces razzias étaient profitables pour les soldats du Makhzen, mais pour eux seuls; les gens de la ville, d'une part, eussent évidemment mieux aimé les voir s'en abstenir, et les insurgés, de l'autre, n'en avaient cure. Il est évident que cette manière d'opérer, piller des amis, des alliés inoffensifs, et de respecter les ennemis capables de se défendre, n'était pas précisément ce qu'il fallait pour arrêter l'insurrection! Aussi, s'ils n'osaient plus s'approcher trop près des murs de Tétouan, les montagnards restaient-ils maîtres chez eux dans la montagne, et personne n'eût osé s'y hasarder.

Les communications se faisaient donc toujours par mer, et le courrier lui-même devait prendre cette voie, que la

pénurie de bateaux venant mouiller en rade rendait insuffisante. En effet, depuis que les événements avaient perdu leur caractère d'acuité, il n'y avait plus que les services ordinaires de navigation pour relier Tétouan au reste du Maroc, et ces services n'ont lieu qu'une fois, rarement deux, par semaine. L'administration des postes françaises essaya de remédier à cet état de choses en choisissant, parmi les montagnards eux-mêmes, les plus réputés pour leur banditisme, les courriers à pied auxquels on devait confier le soin de faire parvenir le courrier à Tanger, par la voie de terre.

Munis d'un sauf-conduit du pacha, ces individus vinrent en ville, s'entendirent avec le receveur de la poste de Tétouan, puis commencèrent leur service dans les conditions ordinaires; c'est-à-dire que chaque jour l'un d'eux devait partir de Tétouan pour Tanger, à pied, et un autre de Tanger pour Tétouan. Mais cela n'alla pas d'abord tout à fait sans encombre; non que les bandits élevés à la dignité de courriers se montrassent infidèles; mais de les voir subitement devenus des quasi fonctionnaires, cela inspirait quelques doutes à leurs anciens compagnons. On se méfiait d'eux; on les arrêtait assez souvent; on les fouillait; on ouvrait la malle, on déchirait, ou bien on jetait au feu, tout ce qui semblait suspect dans les correspondances. En particulier, c'était le traitement réservé à toute lettre portant une inscription en arabe ou paraissant émaner de quelque musulman. « C'est aux musulmans de Tétouan que nous en voulons, disaient les montagnards; quant aux Juifs et aux chrétiens, que nous importe? Ils peuvent, si bon leur semble, venir chez nous se promener en voiture »; paroles qu'il eût certes été bien imprudent de prendre à la lettre. Une fois le receveur de Tétouan imagina de mettre sous une seule enveloppe de grande dimension, portant une suscription en langue française seulement, toutes les lettres des Marocains. Mais la

ruse fut éventée par les Andjéra; ceux-ci, ayant arrêté le courrier, lui firent jurer qu'il ne portait pas de lettres écrites par des musulmans de Tétouan; puis, peu confiants dans sa parole, ils fouillèrent le sac, et ouvrirent la grosse enveloppe qui leur semblait douteuse. Ayant découvert ce qu'ils cherchaient, ils jetèrent au vent la correspondance de leurs ennemis, et pour punir le courrier de son mensonge, lui infligèrent une violente bastonnade, et le quittèrent tout meurtri, en lui défendant de porter à l'avenir, sous peine de sa vie, des lettres écrites par des Marocains sous quelque prétexte que ce fût.

Cependant les soldats et les cavaliers rassemblés dans la ville s'ennuyaient de n'avoir plus suffisamment à piller autour d'eux; la solde ne leur était pas non plus toujours payée régulièrement; mais il ne leur était pas facile de désertir, comme ils l'eussent fait en temps ordinaire, à cause du cercle d'ennemis qui les entourait. Un jour, au mois d'août, huit cavaliers sortirent des murs et partirent dans la direction de l'Andjéra, soi disant pour faire une reconnaissance. En réalité ils projetaient de se sauver, en gagnant le R'arb. Arrivés au Fondouq, à la bifurcation des routes de Tanger et du R'arb, ils furent mis à mort par les montagnards. Cet événement coupa court pour un temps à toute velléité de fuite chez leurs camarades.

Un peu plus tard un courrier du Makhzen, venant de Tanger, fut appréhendé au village de *Minken*, battu et dépouillé de sa correspondance. Il se plaignit au caïd de la ville qui le lendemain, à trois heures du matin, partit avec quelques soldats pour venger cette injure. Il tomba sur le village à l'improviste, le razzia; sa troupe tua trois ou quatre des Benî Ider; elle eut elle-même quelques blessés. La conduite des soldats après la victoire fut conforme aux précédents. L'un d'eux tua une femme pour

lui prendre ses bracelets qu'elle refusait de céder ; d'autres amenèrent en ville huit à dix femmes prisonnières, et les mirent à mal pendant la route. Les habitants se plaignirent de ces façons de faire, et obligèrent au moins le caïd à faire remettre les femmes en liberté, ainsi qu'à pourvoir à leur nourriture, en attendant qu'elles pussent retourner chez elles.

A l'approche de l'hiver, au moment où les montagnards se trouvaient inoccupés, les travaux agricoles étant finis, les craintes se ravivèrent. Soldats et citadins passaient souvent les nuits à veiller sur les remparts ; on fermait les portes de la ville dès que le jour commençait à tomber ; le matin, on attendait que le soleil fût déjà haut sur l'horizon pour les ouvrir ; fréquemment on sortait pour faire des reconnaissances, remarquables seulement par le désordre avec lequel elles étaient conduites. A chaque fois on avait à enregistrer quelques désertions, car beaucoup de soldats ayant oublié la fin des cavaliers tués au Fondouq, préféraient courir le risque de se faire égorger par les montagnards, dans leur fuite, à l'existence misérable qu'ils menaient en ville. La paye se faisant en effet toujours plus irrégulière, ils mouraient presque de faim. Leur seule ressource était de piller, de marauder parmi les quelques restes qu'avaient respectés leurs déprédations antérieures. Ils parcouraient les jardins, ramassant les fruits demeurés sur les arbres ou tombés à terre, car on n'avait osé presque nulle part s'aventurer à les cueillir ; ils coupaient les arbres, défonçaient les portes ou les fenêtres qui restaient en place malgré le passage des Benî Ider, et s'en servaient pour faire du feu. Si quelque débris de meuble, d'objets mobiliers était demeuré dans les maisons de campagne, ils le vendaient pour s'en faire un peu d'argent. Ils volaient aussi en ville, brisant les portes

des magasins ; une fois même ils essayèrent de mettre le feu à une maison pour cacher leur vol. Bref, ils devinrent si dangereux qu'on dut leur enlever leurs armes.

Mais toutes les craintes qui s'étaient ranimées avec la venue du mauvais temps étaient vaines et devaient le demeurer. Aucun événement ne les justifia dans la suite. La lutte cessa peu à peu, d'elle-même, et les troupes commencèrent à se retirer. En mars 1904 les soldats de Bachir partirent pour Tanger, puis de là pour Fès. On licencia aussi les cavaliers volontaires venus de l'ouest ; enfin, peu de temps après, les soldats du caïd Mbârek.

Quelques mois auparavant, quand M. Harris avait été enlevé par Daouès, on avait été obligé, pour obtenir sa libération, de relâcher tous les prisonniers faits précédemment. D'autre part, les nouvelles concernant Boû Hmara recommencèrent à courir. Un jour, le bruit se répandit qu'il avait été tué ; une autre fois, on apprit qu'il avait été vaincu près de Taza, qu'il s'était sauvé dans le Rîf ; qu'il devait chercher probablement à passer l'Oued Martine, ou bien qu'il essaierait de s'embarquer à son embouchure. Ces absurdes racontars trouvèrent de l'écho parmi ceux-là mêmes qui semblaient devoir n'y ajouter aucune créance. Le caïd fit surveiller la côte par une embarcation de la douane. Lui-même, accompagné de quelques fonctionnaires, comme les receveurs des douanes, parcourut un jour les rives de l'oued avec soin, à la recherche du corps du prétendant qui, disait-on, venait de se noyer en voulant le franchir. Bien entendu, on ne trouva rien, car Boû Hmara était bien loin de là, au milieu de ses contingents, et tout à fait en sûreté. Ensuite, on raconta qu'il était paralysé ; puis ce fut une lettre venue de Fès, où l'on racontait sa mort tout au long, avec force détails. Immédiatement le caïd ordonna de grandes réjouissances ; il prescrivit de pavoiser les rues, qui s'émaillèrent subitement

de loques multicolores. Chacun arbora devant la porte de sa boutique, qui une ceinture de laine ou de soie, qui un foulard ou bien un mouchoir en guise de drapeau. Pendant sept jours les cavaliers firent la fantasia sur la grande place, et on tira même le canon. Puis, pour couronner cette fête, la nouvelle survint tout à coup que Boû Hmara, bien vivant, venait de battre à plate couture une armée du sultan.

La tranquillité cependant se rétablit peu à peu. Daouès, l'ancien chef des Andjéra, était devenu leur caïd, administrant non plus parce qu'il est le plus brave et celui dont le conseil est le plus écouté, mais parce que le sultan l'avait choisi pour cela. Il a ouvert les routes aux ouvriers qui continuent d'ailleurs à être choisis parmi ses administrés. Chaque fois qu'ils sont l'objet de molestations, il punit le coupable. Un jour la malle poste française fut volée; Daouès fit rendre tout ce que l'on avait pris; il fit saisir le voleur et l'envoya au caïd de Tétouan pour qu'on le mît en prison. Mais les routes restent fermées aux habitants, qui ne peuvent toujours gagner Tanger par terre; aujourd'hui encore ils n'osent s'aventurer à plus de trois ou quatre kilomètres des murs, sauf du côté de la plage. Au mois de mars, personne n'osait passer la nuit dans les jardins. Mais les Juifs et les Européens commençaient à pouvoir circuler du côté des Benî Ma'âden sans danger, jusqu'à huit ou dix kilomètres. Cette partie du pays semble assez bien soumise à l'autorité du caïd de Tétouan qui peut y percevoir l'impôt, y faire prendre les malfaiteurs, en un mot y exercer son commandement. Mais ailleurs il n'en est pas de même. Dans les derniers jours du mois d'avril (1905), tentées par la beauté du clair de lune et la lumière qu'il répand dans la nuit, quelques familles de Tétouan se sont hasardées à demeurer la nuit dans leurs maisons de campagne, pour y goûter parmi les fleurs et les parfums des jardins les charmes de la musique andalouse. Nous ne serions

pas étonné d'apprendre un de ces jours qu'elles ont été les victimes de quelque audacieux coup de main.

Quant à la garnison, réduite à deux cents hommes environ, dont une partie appartient au bataillon de Moûlay 'Arafa, il y a deux mois passés qu'elle n'a pas reçu de solde. Les soldats désertent en grand nombre, et ce qui reste est réduit pour vivre aux expédients. Les uns sont portefaix, d'autres muletiers, d'autres savetiers; beaucoup volent ou pillent quand ils peuvent le faire sans trop de risque.

L'un des plus célèbres bandits de l'Andjéra, surnommé *El Valiente* par les Espagnols de Ceuta, qui le redoutent fort, se promenait en ville très tranquillement ces jours derniers. Il a partout ses grandes et petites entrées, depuis qu'Ar-Raisouly a été nommé pacha des environs de Tanger, et personne n'oserait lui mettre la main au collet. Il se montre fort bien élevé d'ailleurs, salue très poliment et le sourire aux lèvres, ceux des gens de la ville qu'il connaît, et l'on ne se douterait point qu'il y a quelques mois ils étaient ses ennemis irréconciliables. Mais personne n'aimerait à le rencontrer le soir hors des murs.

De même on voit arriver par la route de Tanger, ou l'emprunter pour se rendre dans cette ville, des piétons, des petites caravanes de gens du R'arb ou de Rifains. Mais ni un Tétouanais, ni un des Rifains établis parmi ceux-ci, n'oserait le faire. Il ne pourrait s'aventurer dans la montagne sans courir des risques; il y a trop peu de temps encore que les coups de fusils ont cessé de retentir et, suivant l'expression arabe, « le sang versé n'est pas encore refroidi ».

A. JOLY.

---